

Vie des arts

Dinos et Jack Chapman. Mémoire gravée

Pierre Ouellet

Volume 46, numéro 185, hiver 2001–2002

URI : id.erudit.org/iderudit/52939ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellet, P. (2001). Dinos et Jack Chapman. Mémoire gravée.
Vie des arts, 46(185), 50–51.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

IMAGES
de la barbarie

Mémoire gravée



Planche 52



Planche 43

Les *Désastres de la guerre* sont d'une brûlante actualité. Il faudrait sans cesse refaire les gravures de Goya pour témoigner au jour le jour de l'écoulement du temps, que j'appellerais son écroulement. Car le temps tombe, on n'en doute plus, et nous vivons dans ses gravats. Comme Jake et Dinós Chapman, on ramasse les restes : vestiges, reliques, reliefs d'une ancienne guerre dont Francisco de Goya y Lucientes aura rassemblé les miettes dans ses eaux-fortes, en une solide composition qui aujourd'hui retombe en pièces, *membra disjecta* qu'une autre guerre plus cruelle que jamais, dont toutes les autres, après, seront le souvenir vaguement cauchemardesque, ne permet plus de recoller, sinon comme des doigts coupés haut et court qu'on raboute l'un à l'autre en une sinistre croix gammée, dont les branches ne donnent pour fruits que d'énormes gouttes de sang coagulé qu'aucune eau douce si miraculeuse soit-elle ne pourrait laver.

Les aquarelles des frères Chapman sont cette eau pure dans laquelle tout le sang de l'histoire n'arrive plus à se diluer, pas plus que nous n'arriverons un jour à délayer dans nos esprits les souvenirs les plus noirs qui ne se mélangent jamais à nos blancs de mémoire les plus résistants. On réédite l'histoire à tous les demi-siècles, bientôt sans doute à tous les dix ans ; les Chapman peuvent bien, eux, rééditer Goya et l'augmenter d'un supplément d'horreur, que notre époque peut leur fournir

à volonté. On renchérit sur les faits d'armes et surenchérit sur les images, qui sont plus que des faits : une forfaiture de notre entendement, une violation de nos pensées, un crime contre notre propre humanité.

Toute image garde la trace des crimes qu'elle montre et cache. Elle est la tache de sang indélébile sur les mains de l'homme qui nous la tend, tel un miroir où c'est l'Histoire qui laisse ses empreintes, avant de partir sans laisser d'adresse. Délit de fuite du temps que seules les mains libres de l'artiste rattrapent un jour, puis collent sur la toile ou le papier pour qu'on en contemple l'horreur fichée à vie comme sa propre face que les grimaces de l'âge auront fini par déformer. □

Pierre Ouellet